

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/3 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.3.63757

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Friedrich KITTLER, *Eine Kulturgeschichte der Kulturwissenschaft*. 2., verbesserte Auflage, München (Wilhelm Fink) 2001, 260 p.

Au moins depuis l'époque où il publia son livre »Aufschreibesysteme« le germaniste Kittler est connu pour ses provocations dont l'effet décapant et l'aptitude à ouvrir des pistes nouvelles sont indubitables. À première vue son livre »Eine Kulturgeschichte der Kulturwissenschaften«, qui reprend jusque dans le style, les résumés réguliers et les anecdotes humoristiques un cours, semble d'une facture plus classique. Il s'agit de proposer un corpus de textes canoniques illustrant les étapes d'une histoire culturelle. On ne peut que saluer une initiative destinée à sauver une discipline de la dispersion qui la menace depuis qu'elle tend à relayer les diverses sciences humaines et sociales, enfermées dans leurs rituels cloisonnés. Kittler entend donc participer à l'affermissement d'une discipline en clarifiant son système de références. On peut ajouter que sa construction ne se veut pas une simple galerie de figures tutélaires mais un déploiement logique. Il commence avec Vico, ou plutôt avec une tension qui opposerait Vico à Descartes. Alors que le *cogito* reste une affaire individuelle, le premier principe de Vico *verum et factum convertuntur*, concurrent direct de la géométrie analytique Cartésienne, permet la réintroduction d'une histoire humaine dont l'étude, tenant à l'écart les sciences de la nature, sera fondée sur la rhétorique et l'étymologie. De Vico on passe à Herder qui construit la représentation d'un homme certes affligé de manques divers par rapport au monde animal mais pour cette raison même créateur. L'anthropologie herdérienne du langage finit en téléologie. Des »Ruines« de Volney au discours de Schiller sur l'histoire universelle, Kittler voit se dessiner une théorie de la perfectibilité humaine. Hegel, dont il fait un grand collecteur de notes de lectures, dont il décèle des tendances anarchistes dès l'époque du *ältestes Systemprogramm*, dont il note les tentatives de réconcilier histoire humaine et histoire naturelle, appartient à l'histoire culturelle autant par un hommage appuyé à la technique que par une »Phénoménologie de l'esprit« qui paraît construite comme un roman de formation. Au demeurant le chapitre sur Hegel débouche sur une évocation du roman historique du XIX^e siècle comme élément plus empirique d'une histoire culturelle où Hegel, Dahn, Freytag, Riehl peuvent se juxtaposer. Un des modes de progression de la pensée de Kittler consiste précisément à rassembler des auteurs très différents, comme si du choc des différences devaient résulter des innovations, à juxtaposer Frazer et Ernst Kapp ou encore Freud et Marcel Mauss. Si le Nietzsche de la »Naissance de la tragédie« ou le Freud de »Totem et Tabu« s'intègrent de façon assez attendue dans ce tableau, le rôle dévolu à Heidegger est beaucoup plus étonnant. Ce serait lui qui, notamment dans son œuvre tardive, se souviendrait de la nécessité de penser la culture également dans sa pure quotidienneté. Là est peut-être l'élément de provocation le plus sensible du livre. Car on ne songerait pas à reprocher à Kittler de reconstruire une très subjective histoire de la philosophie sous couvert d'histoire culturelle et d'oublier au passage les tentatives de cerner la quotidienneté que l'on peut observer depuis l'»Essai sur les mœurs« jusqu'à l'historiographie de Lamprecht-Wundt en passant par les historiens de la culture de Göttingen ou le mouvement néokantien s'il n'attribuait finalement à Heidegger ce qu'il néglige de mentionner en route. On ne peut se déprendre non plus d'un soupçon: si le détour par Marcel Mauss est commandé par le »europäischer Anstand« le rôle dévolu à Heidegger ne viendrait-il pas d'une attitude inverse, comme si l'héritage français de Heidegger (de Foucault à Derrida) était brusquement dépouillé de sa traditionnelle valeur subversive dans les sciences humaines allemandes et s'il fallait revenir directement au modèle supposé. À moins aussi, et c'est encore un soupçon du lecteur, que l'invitation du maître à utiliser au mieux la »vorlesungsfreie Zeit« qui suit le dernier cours ne nous invite à une sorte d'éclat de rire postmoderne. Une allusion à Rabelais, crédité d'avoir avant Hegel rapproché l'invention de l'imprimerie et celle de la poudre, comme les innombrables clin d'œil distribués dans le texte permettraient d'imaginer que la construction d'une histoire culturelle sur le modèle traditionnel des histoires-systèmes est une tâche prioritaire, dût-on au passage bousculer les

hiérarchies, faire dans les corpus des choix personnels et reprendre aussi des éléments de discours conventionnels, mais qu'il est plus important encore de rester apte à renverser ces châteaux de cartes pour s'abîmer dans la contemplation des souliers peints par Van Gogh. Un livre difficile puisqu'il a prévu et intégré sa propre déconstruction.

Michel ESPAGNE, Paris

Matthias STEINBACH, *Des Königs Biograph. Alexander Cartellieri (1867–1955). Historiker zwischen Frankreich und Deutschland*, Frankfurt a. M. (Peter Lang) 2001, XI–340 p. (Jenaer Beiträge zur Geschichte, 2).

Était-il bien nécessaire de rédiger un ouvrage de plus de trois cents pages sur la vie et l'œuvre du professeur Alexandre Cartellieri, qui ne bénéficie pas de la même réputation savante que ces grands maîtres de la science allemande que furent Mommsen, Droysen ou Treitschke? En ouvrant la monographie, je ne cache pas que j'étais plutôt sceptique sur la légitimité de cette entreprise. Or, en la refermant, je reconnais volontiers mon erreur et la valeur du travail remarquable de Matthias Steinbach non seulement sur le plan historiographique, mais aussi pour une meilleure connaissance des fondements d'une culture commune aux élites européennes.

Il paraissait cependant difficile de relever dans la longue carrière, en apparence assez terne, de Cartellieri, des éléments saillants qui méritent de retenir l'attention des chercheurs: nommé professeur à Iéna en 1902, il y accomplit toute sa carrière et y demeure jusqu'à sa mort en 1955. Mais, précisément, c'est peut-être dans la relative banalité administrative et la grisaille académique de ce destin que réside l'intérêt principal de cette biographie. L'auteur a en effet eu la chance de pouvoir dépouiller les archives personnelles de Cartellieri conservées à Iéna et désormais accessibles aux chercheurs depuis la chute du Mur, notamment l'exceptionnel journal qu'il a tenu de 1878 à 1954. À partir de ce passionnant matériau d'*Ego-Histoire*, Matthias Steinbach, qui a délibérément sacrifié l'anecdotique, a privilégié avec raison trois axes majeurs d'étude parfaitement complémentaires: la carrière scientifique d'un grand «mandarin» de l'Université allemande pendant une quarantaine d'années; les rêves de puissance, puis les désillusions d'un éminent représentant de la bourgeoisie libérale conservatrice depuis l'époque de Guillaume II jusqu'au Troisième Reich; enfin l'esquisse de ce qui pourrait être une histoire de la culture européenne et des relations scientifiques au sein de la République des lettres.

Grâce à l'existence de ce journal, nous connaissons mieux le déroulement des années de formation du jeune érudit, les impressions ressenties et les influences reçues lors de ses séjours à Rome, Tübingen, Leipzig, Berlin; nous suivons ses premiers pas comme enseignant à Heidelberg de 1899 à 1902; nous l'accompagnons en quelque sorte dans sa longue carrière à Iéna; bref nous pouvons saisir de l'intérieur le fonctionnement du fameux séminaire, qui fit, à juste titre, la gloire de l'Université allemande pendant environ un siècle. De ce point de vue, la biographie de Cartellieri représente une riche contribution à l'histoire sociale de la science allemande et à l'histoire des mentalités universitaires.

Le cas de Cartellieri est également un excellent révélateur de l'évolution des élites allemandes confrontées à trois crises politiques majeures: la déclaration de guerre en 1914, la défaite et la chute de la monarchie en novembre 1918, enfin l'accession d'Adolf Hitler à la chancellerie en 1933. Or, face à ces événements de grande portée nationale et internationale, Cartellieri ne se distingue guère par son originalité et réagit le plus souvent comme la bourgeoisie libérale conservatrice nostalgique de l'époque de Bismarck. Dans cette perspective nationaliste, pendant la Grande Guerre, il lie sans complexe civilisation et puissance, associe sans contradiction Goethe et Bismarck. Au besoin, il appelle l'histoire germanique à la rescousse pour justifier les ambitions territoriales du Grand État-major: l'annexion de la